

## (Dé)fragmentation d'un espace urbain insurgé et réprimé. Saragosse 1591-1592

Héloïse Hermant

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/9459>

DOI : [10.4000/cdlm.9459](https://doi.org/10.4000/cdlm.9459)

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 235-252

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Héloïse Hermant, « (Dé)fragmentation d'un espace urbain insurgé et réprimé. Saragosse 1591-1592 », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 95 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 08 septembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9459> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.9459>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

---

# (Dé)fragmentation d'un espace urbain insurgé et réprimé.

## Saragosse 1591-1592

Héloïse Hermant

---

- 1 En 1591, Saragosse est l'épicentre d'une révolte visant à défendre les lois constitutionnelles (*fueros*) aragonaises face à Philippe II, à la faveur de l'affaire « Antonio Pérez »<sup>1</sup>. Cet ancien secrétaire du roi, accusé de haute trahison, avait fui les geôles madrilènes et s'était réfugié à Saragosse, où, comme Aragonais, il avait demandé à être jugé selon les *fueros*. La Cour du Justicia, autorité suprême en matière de droit foral, l'avait ainsi placé dans la prison des « *manifestados* » en attendant son jugement. La tentative de Philippe II de contourner la magistrature aragonaise en remettant l'affaire à l'Inquisition (au motif de l'hérésie supposée du secrétaire) provoque une émeute à Saragosse, qui prélude à plusieurs mois de troubles, marqués par des épisodes de violence et par un climat de suspicion généralisée, alimenté par le jeu ambigu des institutions régionales. L'arrivée des troupes de Philippe II, la tentative vaine de s'opposer, par une armée aragonaise, à cette « incursion étrangère » violant les *fueros*, la fuite hors d'Espagne de Pérez, la tenue de Cortes à Tarazona (1592) et l'orchestration d'une répression rigoureuse mais somme toute d'abord exemplaire, mettent fin à la séquence.
- 2 Si les troubles ont secoué tout le royaume, en particulier lors de l'entrée de l'armée de Philippe II en Aragon, Saragosse en a constitué l'épicentre. Un examen de l'espace de la révolte montre la place centrale de la dimension urbaine. Non seulement la ville fournit un cadre aux tragiques événements, mais, en tant que lieu de concentration des pouvoirs et de chevauchements juridictionnels, elle en est le théâtre nécessaire. La prise de possession ou la neutralisation de certains bâtiments, en particulier les prisons (celle des *manifestados* près de la place du marché ou celle de l'Inquisition dans l'ancien palais forteresse musulman, l'Aljafería, aux portes de la ville) constituent des marqueurs de la révolte. Outre leur fonction, la signification attachée à des lieux et leur force de polarisation dépendent de la façon dont on les occupe et dont on se les

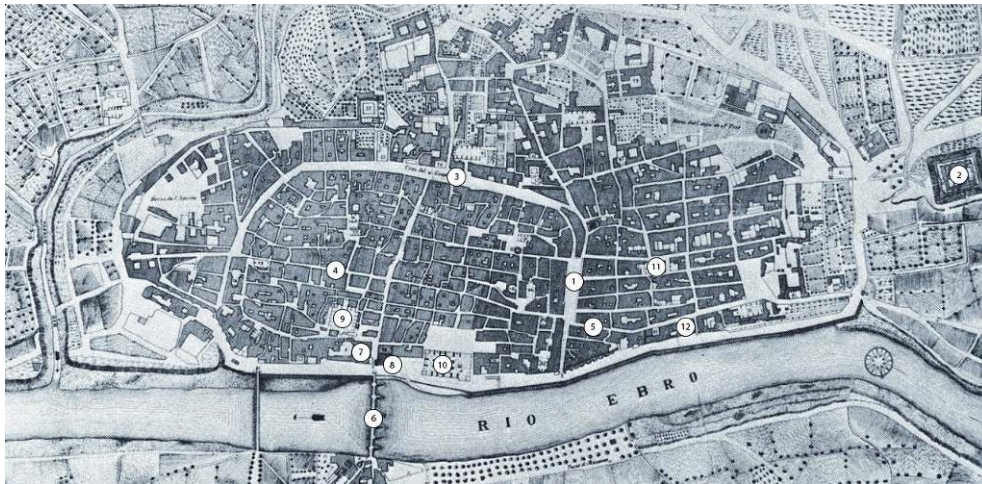
appropriée. Arpenter la ville, occuper l'espace sonore, marquer le paysage urbain par l'écrit, la crémation ou les éclats de balle, jouer des frontières entre espace privé et espace public, conspirer, fuir, ou se cacher, toute cette geste rébellionnaire suppose une intime connaissance de l'espace et des mécanismes du vivre ensemble spécifique à la capitale aragonaise. Devenue un enjeu en soi, la ville insurgée puis réprimée se trouve soumise à un double mouvement de fragmentation et de défragmentation dont son corps de pierre conserve la trace. Cet article propose donc de placer la question urbaine au centre du traitement de la révolte aragonaise et de sa répression, en la mettant en relation avec les usages et les appropriations politiques de la ville qui renvoient à des pratiques ancrées dans un temps long. À partir de sources variées (chroniques et récits de la révolte, pasquins, missives des principaux acteurs et procès intentés aux révoltés), il s'agit de faire, en somme, l'histoire d'un espace vécu, en contexte de troubles, qui tisse une expérience urbaine de la révolte.

## Polarisation et dislocation de l'espace urbain en temps de révolte

### Fonctionnalité et enjeux des lieux de l'insurrection en contexte urbain

- 3 Le respect des *fueros* aragonais et l'amas de problèmes non résolus gravitant autour de la défense des spécificités régionales<sup>2</sup>, qui faisaient de l'Aragon une poudrière, se cristallisent autour de la personne d'Antonio Pérez. Le « simple corps » du secrétaire devient l'enjeu de luttes acharnées pour le placer en détention tantôt dans les geôles des *manifestados*, près de la place du marché et du palais de la Députation<sup>3</sup>, tantôt dans les prisons de l'Inquisition à l'Aljafería<sup>4</sup>.
- 4 La prison des *manifestados* devient ainsi le symbole du respect des *fueros* (ou *libertades*) et l'Aljafería, celui d'une juridiction inquisitoriale au service du pouvoir royal tyrannique de Philippe II. Attachée à un système carcéral libéral, la prison des *manifestados*, rattachée à la figure Justicia, est également connue sous le nom de « prison de la Liberté ». La ville est le théâtre nécessaire de ces frictions parce qu'elle concentre des pouvoirs incarnés dans des lieux qui en constituent les fleurons et l'identité. Les juridictions complémentaires, que ces lieux représentent, s'entrechoquent souvent et offrent ainsi un interstice que les particuliers et les collectifs exploitent pour parvenir à leurs fins.

Plano y vista de Zaragoza por el septentrión, 1734 (détail). Carlos Casanova/ Juan Mora Insa, Archivo Municipal de Zaragoza, ES/AHPZ - MF\_MORAIND/0579.



Légende

- 1 Place du marché
- 2 Aljafería
- 3 Coso
- 4 Calle nueva
- 5 Calle de los predicadores
- 6 Pont de pierre
- 7 Palais de la Députation
- 8 Lonja
- 9 La Seo (cathédrale)
- 10 Église du Pilar
- 11 Église de San Pablo
- 12 Palais du duc de Villahermosa

La carte digitalisée peut être consultée sur l'URL : <http://planosymapasdearagon.blogspot.fr/2014/07/1734-vista-de-la-ciudad-de-zaragoza.html>

- 5 Les deux principales émeutes (le 24 mai 1591 et le 24 septembre 1591) surviennent ainsi lors de la tentative de transfert de Pérez de la prison des *manifestados* à celle de l'Aljafería. Dans le premier cas, l'opération menée au petit matin réussit d'abord, avec l'aval du Justicia et de la Députation, en dépit des récriminations des partisans de Pérez qui, après s'être rendu compte du transfert, avaient forcé l'entrée du palais de la Députation pour exiger la remise du secrétaire à la justice forale. Rentrés bredouilles, les rebelles armés d'arquebuses et de pistolets se divisent en deux groupes. Le premier prend d'assaut la demeure du marquis d'Almenara accusés d'être à l'origine de tous les maux. Le second encercle l'Aljafería et réclame la restitution de son héros à la prison des *manifestados*<sup>5</sup>. Sous la menace de forcer le bâtiment, de le brûler (des bûches sont disposées autour) et de tuer les inquisiteurs à leur passage, les insurgés l'emportent face aux assiégés réduits à l'impuissance. Dans le même temps, Almenara s'est constitué prisonnier<sup>6</sup>. Sur la route qui l'amène place du marché, il est brutalisé par la foule qui le hue, l'invective, le frappe à coups de pierre, de couteaux et de balles. Il meurt quelques jours plus tard des suites de ses blessures<sup>7</sup>.
- 6 Lors de la seconde émeute, une nouvelle tentative d'extradition de Pérez vers l'Aljafería, menée en grande pompe sous l'égide du nouveau vice-roi, essuie un échec tout aussi cuisant. Depuis un balcon de la place du marché faisant place à la prison des *manifestados*, les notables réunis pour l'occasion assistent non au spectacle du transfert de l'ancien secrétaire, mais à sa libération par ses partisans, menés par Gil de Mesa, entrés de force dans la place aux cris de « *Viva la libertad* ». Ces derniers s'emparent du

bâtiment non sans faire quelques morts et blessés. Les soldats censés encadrer l'opération ne résistent pas et dans la foulée, les insurgés incendient la maison où se tenaient les autorités. Les représentants de la ville, du royaume et du roi échappent à un lynchage public au prix d'une course-poursuite rocambolesque. Le secrétaire de l'inquisition, un député et un juré venus chercher Pérez dans sa geôle, ainsi que les trente arquebusiers gardant les lieux doivent fuir par le haut de la prison et aller de toit en toit jusqu'à la maison du Justicia<sup>8</sup>.

- 7 Les deux prisons (forale et inquisitoriale), la maison d'Almenara, le palais de la Députation et secondairement les maisons privées des représentants des différents pouvoirs (royal, municipal, foral) constituent des points cibles dont la prise devient vitale au triomphe d'un camp. Le cas est évident pour les prisons puisque s'en emparer, c'est les neutraliser, acte performatif par excellence. Quant au choix du lieu de détention de Pérez, il désigne *de facto* la juridiction dominante dans un espace donné. L'inscription de la révolte dans l'espace est donc marquée et ordonnée par des « lieux-symboles » et des « lieux-enjeux ». Depuis sa prison, l'ancien secrétaire transmettait des ordres à ses alliés, écrivait des pasquins (parfois à plusieurs mains) et des lettres et il recevait tous ceux qui lui témoignaient de la sympathie<sup>9</sup>. La geôle de Pérez était ainsi un espace poreux qui ne liait nullement les mains du secrétaire. Hommes, textes, objets alimentaient un flux permanent dont les procès donnent une idée, tandis que Pérez projetait son ombre sur la ville.
- 8 La ville n'a donc rien d'un espace neutre et encore moins d'un réceptacle passif. Dans sa trame même, le tissu urbain conditionne le déploiement et la manifestation des pouvoirs et la réussite ou l'échec des insurrections. Lors des deux émeutes de 1591, les faibles distances entre les lieux de pouvoir et les prisons autorisent le va-et-vient des insurgés entre la Députation et la prison des *manifestados*, ainsi que l'assaut simultané de l'Aljafería et de la maison d'Almenara. La centralité de la prison des *manifestados* et la fonctionnalité de la place sur laquelle elle se situe<sup>10</sup> expliquent la facilité avec laquelle Pérez recevait des visites, la rapidité avec laquelle ses partisans se rendirent compte de sa disparition le matin du 24 mai et l'efficacité fulgurante de la mobilisation pour protester auprès des institutions puis pour aller soustraire leur champion aux mains du Saint-Office<sup>11</sup>. Par ailleurs, la concentration des principaux lieux de pouvoir (Palais de la Députation, église du Pilar, cathédrale de la Seo, Lonja, palais de l'archevêque, etc.) tous regroupés au niveau de l'ancien forum romain, que recouvre en partie la place du Pilar, rend compte de la vitesse à laquelle les informations et les rumeurs circulent.
- 9 *A contrario*, lorsque les soldats de Philippe II occupent Saragosse, le Justicia coupable d'avoir mené la résistance armée contre le roi est incarcéré dans un lieu tenu secret. Le soldat Juan de Velasco reçoit l'ordre de se rendre au Palais de la Députation en toute discrétion (« *con mucha disimulación* ») pour y attendre la sortie du jeune Lanuza. Lupercio Leonardo, qui assiste à la scène, raconte l'événement avec force détails. Brutalement arrêté après la séance du conseil, le Justicia est prestement entouré de soldats et emmené par une porte donnant sur l'Èbre, juste derrière le Palais (« *le sacaron fuera presto* »). Ainsi soustrait à la vue de tous, il est détenu chez le *maestro de campo general* Francisco de Bobadilla et exécuté le lendemain, sur un échafaud dressé pendant la nuit<sup>12</sup>. On remarque l'absence de procès et la rapidité de la mise à mort qui contraste avec le long processus des extraditions de Pérez. Quant au comte d'Aranda et au duc de Villahermosa, principaux nobles compromis dans la révolte, ils sont emprisonnés suite à une fausse convocation, sous l'effet de la surprise donc et partant, sans fracas (« *sin*

*estruendo* »)<sup>13</sup>. Ils sont alors précipitamment emportés hors de la ville dans des voitures différentes. Le comte finit dans la forteresse de Coca et le duc dans les geôles du château de Burgos puis de Miranda del Ebro<sup>14</sup>.

- 10 Les autorités royales avaient bien saisi que la prison était devenue le lieu où se cristallisaient les espérances et les frustrations des « *fueristas* » dans la ville. Elle fragmentait l'horizontalité de l'espace urbain. La « présence/absence » d'un symbole comme Pérez (et *a fortiori* comme le Justicia ou comme les principaux notables aragonais) lançait une injonction permanente à défendre les libertés, au point de faire de cet espace si particulier un *monumentum*. Antonio Pérez a d'ailleurs exploité la symbolique revêtue par la prison lorsqu'il choisit d'en faire l'emblème de ses *Relaciones*. La gravure du frontispice de l'édition parisienne de 1598 figure ainsi une cellule remplie de fers, de boulets, de cadenas et de cordes.
- 11 La configuration des rues et du bâti se révèle également importante. D'amples places (la place du marché se convertissait en *plaza de toros*) sont reliées par des rues longues et étroites, héritées du damier de la Saragosse romaine, *Caesaraugusta*. Le 24 septembre, les « cavaliers de la liberté » se regroupent place de San Pablo (dans le quartier des laboureurs) au son des cloches, avant de se rendre à la place du marché à proximité<sup>15</sup>. Les portes de la ville avaient été fermées pour empêcher que l'on ne prête main-forte à Pérez. Mais en cette période de vendange et de récolte, cela n'a pour effet que d'accumuler au cœur de la ville une population contrainte au désœuvrement<sup>16</sup>. De même, un attroupement avait eu lieu dans la cathédrale de la Seo, à faible distance du palais de la Députation, pour guetter la venue du secrétaire de l'Inquisition apportant les lettres d'extradition de Pérez et la réaction des autorités régnicoles<sup>17</sup>. Le chanoine Torellas ne parvint qu'à les refouler dans le cloître où ils tinrent bon. Enfin, posté près de la Porte de Tolède, Gil de Mesa s'engouffre dans la calle nueva face à la place San Felipe, au moment où la voiture venue chercher Pérez s'avance devant la prison, pour revenir accompagné de quinze laquais (*lacayos*). Des citoyens lui emboîtent le pas, épée au clair et jetant des pierres<sup>18</sup>. Une fois la place du marché investie, les soldats se débandent et il devient difficile aux autorités de s'enfuir. Ces événements suggèrent ainsi que plusieurs regroupements avaient eu lieu dans des places voisines, en général devant une église, avant de converger à la prison des *manifestados*.
- 12 Par ailleurs, les rues du centre historique (*casco antiguo*) parallèles à l'Èbre (*decumani*) sont d'interminables couloirs susceptibles de se refermer comme des pièges en cas de pression de la foule<sup>19</sup>. Depuis sa demeure située près de l'Èbre et du Colegio san Vicente<sup>20</sup>, jusqu'à la prison royale, place du marché, en longeant la Seo du côté de la puerta del arcediano<sup>21</sup>, Almenara parcourt un « chemin de croix » sans échappatoire possible. L'escorte du Justicia et de ses hommes ne peut lui éviter coups, brimades et invectives des citoyens excédés qui lui emboîtent le pas ou regardent, installés à leur fenêtre. On arrache et met en pièces la coiffe du marquis, on le traîne sans cape, ni chaussures. Cette humiliation d'un puissant dépouillé de ses marques de distinction est le signe d'une mort sociale et politique, prélude à sa mort physique. Alors qu'il touche au but, au niveau de San Antón, un laboureur l'assomme avec une barre et le met à genoux avant qu'on ne le transfère quasi inanimé dans sa cellule<sup>22</sup>. Il succombe à ses blessures quelques jours plus tard.

## Dispositifs de contrôle urbain et dynamiques insurrectionnelles

- 13 L'expérience de l'espace urbain en contexte d'insurrection favorise l'élaboration de dispositifs de contrôle qui, dans notre cas, se retournent contre leurs concepteurs. La précipitation relative qui avait marqué l'opération de transfert de Pérez le 24 mai le cède, le 24 septembre, à une procédure murie en amont. Le gouverneur prend d'abord des mesures d'encadrement militaire. Dès six heures du matin, les portes de la ville sont bloquées et le trajet reliant les deux prisons, neutralisé par des garnisons de soldats du lieutenant général renforcées par les hommes de la Députation et du conseil municipal ainsi que par des « gens » recrutés par des notables<sup>23</sup>.
- 14 Le fiasco de la sécurisation du périmètre tient en partie à la surenchère des mesures de contrôle mettant la ville sous tension depuis plusieurs mois. L'arrivée de Pérez à Saragosse avait engendré une agitation continue autour de la prison des *manifestados* (conciliabules, flots de visiteurs, hommes en armes rodant nuitamment et proférant des menaces), que les autorités n'avaient pu canaliser par l'interdiction du port d'armes, des sorties nocturnes et des larges coiffes ou capes permettant de dissimuler les identités<sup>24</sup>. À partir du 24 mai, un emballement sécuritaire se produit. Dès le soir de l'émeute, le régent Aragües organise des rondes nocturnes régulières et tente d'y impliquer des laboureurs pendant plusieurs jours<sup>25</sup>. La Députation et le corps municipal financent un corps d'arquebusiers afin de renforcer la garde de la prison de Pérez<sup>26</sup>. Mais sur le long terme, ce sont les autorités du roi et tout particulièrement l'Inquisition qui durcissent leur attitude, les institutions régnicoles jouant un rôle ambigu. La posture obsidionale du Saint-Office, visible à travers des mesures menaçantes voire provocatrices, dessine un contexte où chaque infraction devient une bravade au service des « libertés » du royaume, ce qui finit par paralyser l'action inquisitoriale. Le 29 juin 1591, par exemple, l'Inquisition fit proclamer un édit de Philippe II insérant un *motu proprio* de Pie V qui sanctionnait quiconque entraverait l'action de l'Inquisition. L'édit s'achevait par le rappel de la journée du 24 mai, afin d'inciter à une fidélité sans faille envers le Saint-Office. C'est sans surprise que la criée de l'édit engendre une émeute<sup>27</sup>.
- 15 Le durcissement des dispositifs de contrôle favorise ainsi des dynamiques spatiales rébellionnaires spécifiques, rodées lors d'épisodes de faible intensité qui jouent à plein le 24 septembre. Lorsqu'au petit matin le gouverneur Ramón Cerdán quadrille la ville à la tête d'une garde montée et qu'ayant interdit de crier « Vive la liberté » – parce qu'il craint la force mobilisatrice et subversive du slogan – il exécute un contrevenant, les citadins ne peuvent qu'associer l'extradition de Pérez à une atteinte aux libertés du royaume. Les chroniques, les lettres et dépositions des acteurs de tout bord présentent ces faits comme un maillon décisif de la spirale insurrectionnelle.
- 16 Mais une autre composante du dispositif de contrôle spatial se retourne contre les autorités. En complément de l'encadrement militaire, ces dernières parcourent la ville afin de construire et de manifester la cohésion de la population autour de ses représentants. Les différents pouvoirs (Justicia, *diputados*, *jurados*, Saint-Office, vice-roi) mettent en scène la légalité de l'opération et le consensus qu'elle forge afin de démontrer que l'extradition de Pérez n'a rien d'un *contrafuero*<sup>28</sup>. Les écrits justifiant le rôle de l'Inquisition (lettres au conseil de la Suprême, au roi, *relaciones* ou encore les dépositions de témoins et d'accusés) décrivent par le menu les pourparlers aboutissant à l'acceptation de l'extradition de Pérez de la part du Justicia, des députés et du corps de ville. Le formalisme de la procédure ratifiée à chaque étape par des écrits et des

paroles valant pour preuves, rend l'opération juridiquement inattaquable. Le défilé des autorités se rendant au spectacle du transfert de l'ancien secrétaire en est la conséquence et la traduction cérémonielle. Dans leur lettre à Philippe II, le duc de Villahermosa et le comte d'Aranda écrivent ainsi :

Afin de conférer plus de solennité à cet acte et de détromper totalement le peuple en lui montrant que les *fueros* étaient bien préservés, on décida que le vice-roi serait accompagné par tous les magistrats chargés de leur conservation ainsi que par les particuliers qui étaient le plus concernés par la question, à savoir les lieutenants du Justicia d'Aragon, les députés, le *jurado* en chef de Saragosse et de nombreux cavaliers et honnêtes habitants de cette ville<sup>29</sup>.

- 17 Le cortège relie la maison du vice-roi en passant par la calle mayor jusqu'à la place du marché, où doit se tenir le spectacle de la justice. En tête, et précédés par des arquebusiers, on trouve le lieutenant du Justicia, deux députés, un *jurado*, les nobles titrés dont le duc de Villahermosa et les comtes de Sástago, d'Aranda et de Morata, les grands notables de la ville, puis le vice-roi avec ses conseillers civils et criminels. Le gouverneur, avec la garde montée et des arquebusiers, ferme la marche<sup>30</sup>. Le défilé solennel symbolise l'Aragon et l'arpentage de l'espace urbain vise à obtenir et signifier, tout en un, le consentement de la ville. Cette cérémonie de pouvoir et d'information se veut donc performative et délimite une arène qu'elle politise par le fait même de la baliser. Selon Lupercio Leonardo, le vice-roi s'installe à la fenêtre d'une maison face à la prison, comme si l'extradition de Pérez était une « fête publique »<sup>31</sup>.
- 18 Mais, envers logique de ce dispositif, l'expression du dissensus et l'action rebelle passent par la réappropriation de l'espace public. Gil de Mesa et ses hommes font irruption sur la place convertie en scène afin de kidnapper l'acteur principal (Pérez) et délégitimer la pièce. Ils se rendent maîtres de la place, en chassent les forces de l'ordre et contraignent les autorités à « passer en coulisse » et à entrer pour quelques heures en clandestinité. Le vice-roi, le gouverneur Ramón Cerdán, Villahermosa, Sástago, Aranda et Morata décident de rompre les cloisons de la maison qui les avait accueillis, en proie aux flammes, pour passer de maison en maison par le même procédé, et se frayer ainsi un chemin jusqu'à la rue des predicadores, toute proche, où le duc avait son palais (à l'actuel numéro 58). Ils atteignent leur but non sans encombre ni subterfuges<sup>32</sup>. Pérez, qui enjolive probablement le propos, assure que le gouverneur aurait trouvé refuge dans une écurie et se serait dissimulé parmi des porcs, trouvant ainsi, entre ses congénères, la cachette idoine<sup>33</sup>. Une chose est sûre, le malheureux se terre pendant cinq heures avant de pouvoir rejoindre le palais de Villahermosa à la faveur de la nuit. Depuis son abri de fortune, il a tout loisir d'entendre la ville résonner des « *Viva la libertad* »<sup>34</sup>. Quant au vice-roi, il se faufile jusqu'aux berges de l'Èbre sur lesquelles donnait la maison du duc et rejoint sa demeure dans la pénombre vespérale escorté par son hôte, Aranda et quelques-uns de leurs hommes<sup>35</sup>. Le soir, les représentants des différents pouvoirs se claquemurent chez eux. Exclue de l'espace public, ils sont ainsi refoulés dans l'espace domestique des particuliers.



## Répression, « épuration », reconfiguration de l'espace urbain ?

### De la fragmentation à l'atomisation ? Vertige des lieux, tremblement des identités

- 19 Lors de la révolte de 1591, l'espace urbain se trouve comme aimanté par différents pôles dont la conservation ou l'appropriation constituent des symboles et des enjeux forts. Dans les moments paroxystiques, ces lieux sont encerclés voire investis par la foule. Cette polarisation traduit des conflits de souveraineté (pouvoir royal, inquisitorial, foral, municipal) acharnés où la violence intervient de plus en plus systématiquement, en composant avec le droit jusqu'au point de rupture<sup>36</sup>. Le 24 mai, par exemple, les assaillants recourent à un biais juridique pour contraindre Almenara à ouvrir ses portes. Au prétexte qu'il retiendrait un Aragonais prisonnier chez lui, les insurgés invoquent le droit de *manifestación* les autorisant à venir le chercher pour le mettre dans la prison du Justicia. Le palais de la Députation où se joue le dénouement juridique de l'affaire Pérez (examen de la foralité des requêtes de l'Inquisition, requêtes de citoyens questionnant la fiabilité des témoins appelés contre l'accusé ou dénonçant la violation des fors ou des privilèges de la ville par Almenara) devient aussi le lieu de tensions permanentes et de pressions de la foule en armes. Le 10 juillet, alors que les *judicantes*<sup>37</sup> doivent se prononcer sur le sort de deux lieutenants du Justicia dénoncés par Pérez et un de ses acolytes, don Martín de Lanuza, jugés tracassiers dans le traitement de leurs requêtes, des hommes rodent en armes place de la Seo et devant le Palais de la Députation pour « inciter » la cour à condamner ceux qu'ils considèrent comme des ennemis<sup>38</sup>.
- 20 Le comportement obsidional des inquisiteurs paralysés dans leur action la plus quotidienne et dont beaucoup aspirent à quitter la ville<sup>39</sup>, le marquage de l'espace par les pasquins et les coups d'arquebuse, la crainte d'emprunter les rues la nuit parce qu'alors supposément aux mains des rebelles, le repli de la Députation ou de la municipalité dans leur palais pour garder leurs armes, leurs archives et leur argent, font que Saragosse apparaît fragmentée, sous l'effet d'un déboîtement des souverainetés qui ne parviennent plus à conférer sa cohésion organique au corps de pierre la ville. Dans le cas de la Députation, l'hypothèse d'un prétexte n'est pas à rejeter et il y eut au moins un précédent lors du lynchage d'Almenara. Les députés, en conflit avec le marquis dans le procès du vice-roi étranger, tardèrent à intervenir et laissèrent pourrir une situation qui appelait l'urgence. Dans une lettre au roi datée du 18 juillet 1591 rendant compte des événements, ils critiquèrent l'action des agents de Philippe II et affirmèrent avoir dû se cloîtrer dans les « maisons du royaume » (*Casas del reino*), autre nom du palais de la Députation, afin de protéger préventivement les biens du consistoire<sup>40</sup>. En novembre, face à l'arrivée imminente de l'armée de Philippe II, députés et *jurados* se claquemurèrent dans leur palais, rechignant à distribuer les armes à la population qui demandait de garder elle-même la ville, puis finirent par obtempérer<sup>41</sup>. Prétexte ou pas, le repli en leurs murs des institutions aragonaises s'explique par les frictions avec le pouvoir royal et inquisitorial ou renvoie à des conflits de souveraineté autour de la question du monopole de la violence dans la ville-même et à l'échelle de la monarchie.

- 21 Autre signe de délitement de la cohérence spatiale de la ville, les lieux intermédiaires que sont les jardins et les monastères mais aussi les espaces privés abritent de plus en plus fréquemment des conciliabules rebelles au point de miter le tissu urbain. Avant le 24 septembre, plusieurs réunions avaient eu lieu pour discuter de la défense des libertés du royaume et vitupérer contre les entorses commises par l'Inquisition. Les places, les berges de l'Èbre et les maisons de certains particuliers comme José de Heredia s'emplissent de paroles et de rumeurs<sup>42</sup>. Le 29 septembre, un témoin entend depuis le jardin de don Juan de Aragón des individus fêter la sortie de Pérez en dansant<sup>43</sup>. Les pasquins qui sont placardés et les libelles que les sectateurs de Pérez laissent intentionnellement tomber dans les places et les lieux où ils sont susceptibles d'attirer l'œil et de faire mouche, font souvent l'objet de lectures publiques<sup>44</sup>. Les éphémères « communautés de lecteurs » constituent autant d'enclaves incontrôlables dans la ville. Certains lieux apparaissent même comme des plaques tournantes d'écrits séditionnels. Mosén Domingo Serrano, détenteur d'un bénéfice à San Pablo a l'habitude d'y lire publiquement des pasquins « scandaleux » avec une « allégresse » non dissimulée. Dans cette même église, un certain mosén Juan Catalan entend lire le célèbre pasquin *Din don las campanas de San Antón* et en rapporte un exemplaire chez lui où il le lit à son tour à des natifs de sa Daroca natale et le copie à leur intention<sup>45</sup>. À l'inverse, les familiers de l'Inquisition, nombreux dans la ville, laissent traîner leurs oreilles pour dénoncer les traîtres au roi.
- 22 Le 24 septembre, la fuite de Pérez reconfigure les rapports de forces. La crainte d'un châtement tourne à la panique lorsque le 15 octobre les autorités aragonaises reçoivent des missives de Philippe II qui leur annonce l'arrivée d'une armée dans le royaume, mais reste évasif sur le but de la manœuvre : simple passage vers la France, pacification de la rébellion respectueuse des *fueros*, opération punitive impitoyable<sup>46</sup> ? Ni les ambassades, ni les courriers ne parviennent à clarifier la situation. Le 31 octobre, la Députation et le Justicia prennent la tête de la révolte en déclarant l'armée royale irrespectueuse des constitutions aragonaises. En vertu du *for De generalibus privilegii regni aragorum* proclamé par Jean II en 1461, le Justicia, soutenu par les députés, convoque une milice pour résister à cette intrusion « étrangère ». L'armée royale menée par Alonso de Vargas entre en Aragon le 8 novembre et à Saragosse le 12, sans coup férir. L'armée du royaume, forte de 2 000 hommes, avait quitté la ville le 8 et avait fini par se disperser après un semblant de combat à Utebo. Le Justicia, qui avait fui à Épila, regagne Saragosse où il est exécuté par les autorités royales, place du marché, le 21 décembre<sup>47</sup>. Les autorités aragonaises doivent cohabiter plusieurs mois avec les soldats tandis que les pouvoirs royal et inquisitorial lancent une vague de procès<sup>48</sup>.
- 23 Cette séquence qui correspond à une phase « radicale » puis « militaire » de la révolte, accélère la fragmentation de l'espace urbain au point de l'atomiser<sup>49</sup>. Ce phénomène tient à la composition sociale du groupe des insurgés et à l'incertitude quant à l'issue des troubles, grosse d'angoisses et de psychoses. Les partisans de Pérez et les « cavaliers de la liberté » avaient réuni une masse hétérogène d'individus, empilant les types d'adhésion et faisant jouer logiques clientélares et réseaux. Impossible donc d'assigner l'identité rebelle à un groupe spécifique, qu'il soit d'ordre religieux ou social. Par ailleurs, la composition du mouvement évolue : la part nobiliaire, forte au départ, diminue ensuite tandis que celle des gens de métiers et des laboureurs croît. La présence du clergé reste importante de bout en bout ainsi que celle des *letrados*, peut-être revivifiée par l'attitude plus franche des institutions aragonaises en faveur de la

révolte dans la dernière phase du conflit. Ces paramètres alimentent une suspicion généralisée, personne ne sachant plus à qui se fier. La longue attente de la proclamation du pardon royal et le flou qui persiste après la publication de la liste des condamnés (certains noms sont assortis de la mention « et leurs camarades » d'autres y figurent par erreur et des individus sont exécutés sommairement)<sup>50</sup>, le zèle de certains délateurs soucieux de se dédouaner d'un passé trouble ou mus par la vengeance, favorisent aussi la perte de repères et laminent la confiance minimale qui tisse le lien social du quotidien.

- 24 Ce contexte chargé encourage les exodes dès la fin septembre, parfois suivis de retours (dont, pour un temps, celui d'Antonio Pérez lui-même !) ainsi que le passage à la clandestinité d'une fraction de la population qui se cache dans la ville ou à ses portes, parce qu'elle soutient le roi, par peur du châtement ou par simple prudence. Les comtes de Sástago et de Morata sont parmi les premiers à regagner Madrid<sup>51</sup>. La décapitation du Justicia relance la dynamique. Selon Lupercio Leonardo : « ils furent nombreux à se cacher, sans savoir réellement pourquoi et il semblait que personne n'avait la conscience suffisamment tranquille ; certains fuyaient, d'autres s'habillaient en religieux pour quitter la ville »<sup>52</sup>. L'espace urbain entre en déliquescence sous l'effet de flux désordonnés dans et hors de Saragosse. Jusqu'au 12 novembre, les laboureurs et les lainiers, qui tiennent les portes des murailles, refoulent certains fuyards à l'intérieur, aidés d'autres laboureurs qui quadrillent les faubourgs, montés sur des « canassons » et armés de lances<sup>53</sup>. Les archives de la répression révèlent que les couvents deviennent des lieux de refuges des rebelles, comme celui de Santa Lucía qui recueille la femme et les trois enfants de don Diego de Heredia avec un arsenal d'arquebuses ou celui d'Altabás abritant Miguel Don Lope à deux reprises, entre ses séjours dans le Béarn en vue de la préparation d'une expédition militaire<sup>54</sup>. Un exemple, celui de Martín Cabrero, suffira pour appréhender ce vertige des lieux (absence de zonage et repères) et le tremblement des identités d'une population écartelée, plongée dans la peur et l'incertitude indépendamment du parti adopté.
- 25 Cabrero soutient les autorités royales. Le 24 mai, il tente, à l'instigation du gouverneur, d'empêcher les laboureurs de sonner le clocher de San Pablo et se trouve aux côtés du vice-roi, du comte d'Aranda et du duc de Villahermosa dans la maison qui prend feu sur la place. Après l'émeute, il rentre chez lui, dans une tour à une lieue de Saragosse, mais regagne la ville début novembre, pour assister au mariage de sa belle-sœur. L'armée de Vargas se prépare alors à pénétrer en Aragon<sup>55</sup>. Il se retrouve bloqué dans la ville et apprend que lui ou son frère sera prochainement sommé d'intégrer l'armée du Justicia, mise en place par un conseil de guerre constitué le 3 novembre. La constitution de cette milice accélère la cadence effrénée des allées et venues dans et hors la ville. Le comte d'Aranda dissuade ainsi son frère bâtard, don Juan de Urrea, de devenir capitaine de milice et l'enjoint de quitter la ville. Felipe Ros, lui, ne distribue pas les armes qu'il avait reçues et se cache à Saragosse pour ne pas rejoindre la milice, échappant à ceux qui viennent le traquer chez lui et dans les lieux qu'il fréquente<sup>56</sup>. À l'inverse, des laboureurs affluent dans la ville pour grossir l'armée du royaume. Martín Cabrero, pour sa part, décide de sortir coûte que coûte, d'exfiltrer son frère et ses cousins et de mettre sa femme en sécurité dans un couvent. Il parvient à sortir de la ville en soudoyant un gardien après avoir divisé le groupe de ses proches en deux. Aux abords de Villanueva de Sigena, ils croisent des hommes partant s'enrôler dans la milice qu'il tente en vain de dissuader. Il sillonne alors la région après avoir obtenu de la prieure du monastère de Sigena des lettres appelant à l'obéissance au roi et il intercepte un courrier en

provenance de Saragosse appelant la localité d'Alcolea à rejoindre le Justicia. Ayant laissé sa femme au monastère de Santa María de Sigena, sous la garde de trente arquebusiers, au cas où des rebelles se rendant ou quittant Saragosse repasseraient par là, il retourne dans la capitale aragonaise sous l'injonction du vice-roi à qui il avait écrit pour justifier son départ. Son frère et ses cousins, eux, préférèrent rester à Sigena. Ainsi, pendant plusieurs mois, des hommes et des femmes de différents bords se cachent dans la ville et ses faubourgs, fuient Saragosse ou au contraire y affluent.

- 26 Le sentiment de désordre, de fragmentation voire d'atomisation de l'espace est entretenu par la cohabitation avec l'armée royale à partir de la mi-novembre. La question du logement de la soldatesque ravive ainsi les tensions autour des exemptions et entraîne des heurts notamment avec l'Inquisition et ses familiers qui cherchent à se soustraire à ce pénible devoir<sup>57</sup>. Les frictions se multiplient avec les particuliers au point que l'on décide de déplacer la population des laboureurs et des journaliers de la place du marché à la place San Pablo, pour limiter les rixes avec les soldats et le corps de garde<sup>58</sup>. Pour gérer cette occupation militaire, les autorités en sont réduites à exproprier de nombreux habitants. Le chanoine Pascual de Mandura, témoin des événements, rapporte que :

Un nombre infini de gens étaient exilés de leurs maisons, installés dans les églises et les monastères de la ville. Les plus importants, comme la Seo, n'avaient plus assez d'espace pour les accueillir, au point qu'il fallut occuper le dortoir. Ce fut pareil au Pilar et dans tous les monastères et les églises de Saragosse<sup>59</sup>.

## De l'atomisation à la défragmentation ?

- 27 Exils, clandestinité, pertes des repères et ébranlement des certitudes, afflux et reflux des citadins, déplacement des populations : la révolte, sa radicalisation et sa répression détissent le lien social ordinaire et disloquent la ville. Pour Philippe II, la militarisation et « l'épuration » de Saragosse doivent assurer le retour à la normalité. On peut ainsi repérer différents mécanismes visant à dé-fragmenter la capitale aragonaise en lui rendant une stabilité (davantage qu'une cohésion). La reprise en main de la ville et sa potentielle défragmentation renvoient ainsi à une double dynamique de « soustraction » et de « marquage » de l'espace urbain.
- 28 Le premier mouvement vise à épurer la ville des principaux auteurs de trouble qui sont écartés du pardon général. Épurer par l'exécution spectaculairement mise en scène, mais aussi par la destruction des maisons et la confiscation des biens, ce qui entraîne parfois de longs procès. L'élégante et imposante demeure du Justicia, qui donne en partie sur la place du marché, est bien évidemment rasée. Celles des principaux coupables connaissent le même sort, notamment ceux qui ont déserté la ville : celle de Diego de Heredia, de don Martín de Lanuza, de don Pedro de Bolea, etc. Lupercio Leonardo se montre sensible aux vides ainsi créés dans la ville :
- Les ruines de ces maisons qui étaient toutes situées dans des rues très passantes, donnaient un triste spectacle et le vacarme que faisait leur démolition nous emplissait d'horreur car on imaginait ainsi ce que ferait le couteau royal à leurs propriétaires<sup>60</sup>.
- 29 Le chroniqueur souligne bien l'assimilation des corps de chair et d'os avec le corps de pierre des maisons. Il signale aussi, avec une ironie tragique, que l'on aurait pu contempler depuis les balcons du palais du Justicia sa propre décapitation, qui plonge durablement la population dans la sidération et la terreur. La « soustraction » peut être

moins radicale que la mort et se traduit par l'emprisonnement ou l'exil. Le chanoine de la Seo, Diego de Espés, dresse une comptabilité macabre, notant scrupuleusement au jour le jour les exécutions publiques de la place du marché<sup>61</sup>.

- 30 Le second mouvement, indissociable du premier, consiste à reprendre possession du territoire par un quadruple marquage du territoire. Tout d'abord un marquage dans la pierre qui imprime durablement le paysage urbain. Le travail de fortification de l'Aljafería constitue un des signes les plus éclatants de l'emprise de la soldatesque et du rétablissement de l'ordre royal et inquisitorial<sup>62</sup>. Plusieurs fois encerclé et assiégé, le bâtiment avait failli être saccagé et détruit à diverses reprises, notamment par la milice du royaume. Comme le signale le maître de camp Bobadilla, la construction d'une forteresse avait pour but principal non seulement de rétablir l'autorité et la sécurité de l'Inquisition mais aussi de garder les armes du roi et celles de la ville afin que le peuple (*pueblo*) ne puisse plus s'en emparer<sup>63</sup>. Il faut souligner toutefois que les solutions les plus sévères furent écartées, notamment l'édification de deux forts dans la ville même « qui la soumette totalement »<sup>64</sup>. L'ingénieur italien Tiburzio Spanochi, en charge de la fortification dans la région et à la frontière pyrénéenne orchestre les travaux. La construction du nouveau fort commence en mars 1593. Des bastions sont édifiés aux quatre coins, on creuse un fossé doté de deux ponts-levis, un mur est bâti autour de l'édifice délimitant un chemin de ronde<sup>65</sup>. Deux cents soldats y sont installés pour ne la quitter qu'en 1626, lorsque Philippe IV se rend à Monzón célébrer les *Cortes*.
- 31 Il convient d'ajouter un « marquage présence » par l'arpentage et l'occupation de l'espace urbain qui répond à trois logiques complémentaires<sup>66</sup>. Une logique militaire d'abord, qui consiste à faire quadriller Saragosse par l'armée et à l'engoncer dans un carcan. Écoutons, encore une fois, Lupercio Leonardo :
- Des compagnies, appelées corps de garde, tenaient toutes les portes de la ville, les places et les lieux publics et elles changeaient tous les jours. Et l'artillerie de l'armée était sur le Coso, une rue très ample et large<sup>67</sup>. La nuit, l'infanterie faisait des rondes dans la ville et la cavalerie sillonnait les alentours<sup>68</sup>.
- 32 Des places d'armes sont ainsi constituées au Coso, place de la Magdalena, place de la Députation et de la Seo, place du Pilar, place de Estrévedes (toute proche de la place du marché) et place du marché. Chacune se compose de plusieurs compagnies ou escouades de sorte que tous les centres vitaux et les lieux de passage (portes, ponts) de la ville sont occupés<sup>69</sup>. La présence était massive. Ainsi la porte du Pontillo est bloquée par dix compagnies à cheval, la place des prédicateurs par quatre compagnies à cheval. La surveillance et la menace que représentent les patrouilles visent à contenir chacun dans un rôle préalablement assigné pour empêcher que la population n'accapare la place publique.
- 33 Une logique cérémonielle ensuite. Les *autos de fe* des 19, 20 et 27 octobre 1592 signent la reprise en main de l'espace qui redevient le théâtre de l'ordre établi célébré à travers le châtiement des rebelles. Le contrôle de l'espace sonore, dans une ville qui retentit de l'annonce des exécutions, de la bouche des crieurs officiels qui suivent un itinéraire bien rodé (place du Pilar, place de la Seo – près de la Magdalena –, place du marché, rue du Coso – au niveau de la « cruz » aujourd'hui disparue) remplace le son désordonné des cloches donnant l'alerte pour appeler les populations aux armes. Les criées (*pregones*) énumèrent les fautes des condamnés et exposent le protocole des exécutions et le raffinement des supplices (garrot, écartèlement, égorgement, décapitation, parcours dans la ville traîné au sol par des mules, etc.). Le 19 octobre, à trois heures de

l'après-midi, la cérémonie elle-même donne à voir l'emprise sur la ville à travers le défilé des condamnés vêtus en deuil, en robe (*sotanas largas*) parfois recouverte d'une courte cape (*ferreruelo*) et sans coiffe, à dos de mules recouvertes de tentures noires, qui quittent la prison des *manifestados* pour emprunter les rues principales (*calles públicas*) et retourner place du marché où une estrade a été édiflée<sup>70</sup>. Le lendemain, à huit heures, ce sont quatre-vingts condamnés à mort par le Saint-Office qui sortent donner une leçon d'effroi exemplaire. La statue d'Antonio Pérez portant couronne et sanbenito ainsi qu'un écriteau affichant ses délits (*herege convencido, fugitivo, relapado*), ferme la marche.

- 34 Enfin, les têtes des rebelles, durablement exposées à des endroits stratégiques de la ville, parachèvent un marquage macabre de la ville à la gloire de l'ordre retrouvé. La tête de Juan de Luna est clouée à la porte de la Députation, celle de Diego de Heredia sur le pont, celle de Francisco de Ayerbe, à la prison des *manifestados* et celle de Pedro de Fuertes, puerta del portillo. Toutes, à l'exception de celle d'Ayerbe, portent une pancarte narrant les raisons du châtime. Le choix des lieux fait immédiatement sens. Il tient au délit des individus, à la visibilité des emplacements et à la symbolique des lieux en tant que tel et en tant qu'elle s'est trouvée enrichie de signification par la révolte. Juan de Luna est député et l'on sait à quel point les *casas del reino* ont eu une incidence politique sur le déroulement du conflit, dans sa phase juridique puis dans sa phase radicale et militaire. Diego de Heredia fut l'un des principaux acolytes de Pérez, inlassable fer de lance de tous les combats. La porte du pont rappelle sa participation au fiasco de la *jornada de los bearneses*. Francisco de Ayerbe, soldat de formation et un des principaux orchestrateurs de l'émeute du 24 septembre, avait accompagné Pérez dans sa fuite de la prison des *manifestados*. Il avait en outre appartenu à l'armée du Justicia et à l'expédition militaire des Béarnais. Enfin, le lainier Pedro de Fuertes avait détenu un rôle clé dans la mobilisation des artisans de la ville. Dans la phase ultime de l'affrontement, il avait introduit, depuis Pedrola, l'artillerie du duc de Villahermosa par la porte du portillo, qui s'ouvre au sud de l'Èbre vers l'Aljafería<sup>71</sup>.
- 35 Ce n'est qu'en 1626, à l'occasion du passage de Philippe IV à Saragosse pour la tenue de Cortes, que les soldats du roi évacuèrent la forteresse de l'Aljafería. Mais dès 1599, alors que Philippe III allait jurer les *fueros* comme nouveau souverain, il fut permis d'enterrer les têtes des coupables et de décrocher les écriteaux infamants<sup>72</sup>. En réalité, à partir de 1593, une politique de l'oubli s'imposa progressivement, à l'unanimité des forces en présence. L'Inquisition elle-même accepta l'idée de ne pas rallumer « la mémoire des choses passées » et un grand nombre de condamnés furent au final réintégrés dans la vie politique et sociale<sup>73</sup>. L'avènement de Philippe III permit de pacifier plus en profondeur les relations du royaume avec la couronne. Il reste que cette révolte durement matée constitua un traumatisme que les Aragonais ne pourront réellement dépasser. C'est ce qu'illustre l'insoluble contradiction dans laquelle se trouvent pris les chroniqueurs du royaume, chargés de narrer l'épisode en publiant tout en un l'indéfectible fidélité du royaume à leur roi et la défense de leurs *fueros*.

---

## NOTES

1. Parmi l'immense bibliographie, on pourra consulter, outre les classiques (Marqués de Pidal, *Historia de las alteraciones de Aragón en el reinado de Felipe II*, Madrid, Imprenta de J. Martín Alegría, 1862, 3 vol. ; Gregorio Marañón, Antonio Pérez. *El hombre, el drama, la época*, Madrid, Espasa-Calpe, 1947) Encarna Jarque Martínez et José Antonio Salas Auséns, *Las alteraciones de Zaragoza en 1591*, Saragosse, L'Astral/El Justicia de Aragón, 1991 et Jesús Gascón Pérez, *Alzar banderas contra su rey. La rebelión aragonesa de 1591 contra Felipe II*, Saragosse, Université de Saragosse, 2010.
2. Les particularités des *fueros* de Teruel et d'Albarracín, la rébellion antiseigneuriale du comté de Ribagorza favorisant le phagocytage de la souveraineté par Philippe II, la question morisque, le bandolérisme généralisé, le procès du vice-roi étranger, la question du privilège des 21 propre à Saragosse, etc.
3. La Députation est l'instance gardienne des *fueros* en dehors de la réunion des *Cortes* (assemblées représentant le royaume). Le palais de la Députation abrite le consistoire des *diputados*, la cour du Justicia assisté de ses lieutenants et l'Audience du roi.
4. Sur l'occupation de la ville par les révoltés, voir le bel article de Paloma Bravo : « L'occupation de l'espace urbain par les insurgés de Saragosse : enjeux stratégiques et symboliques des révoltes des 24 mai et 24 septembre 1591 », dans *id.* et Juan Carlos d'Amico (dir.), *Territoires, lieux et espaces de la révolte, XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, 2017, Dijon, EUD, p. 89-107.
5. Les récits de cette insurrection sont nombreux. Certains ont été regroupés et publiés notamment dans le volume 12 de la CODOIN (*Colección de documentos inéditos para la Historia de España*) et dans l'ouvrage du Comte de Luna : Francisco de Gurrea y Aragón, *Comentarios de las cosas de Aragón*, Madrid, 1888. Le comte de Luna est le frère puîné du duc de Villahermosa qui fut compromis dans la révolte avec le comte d'Aranda. Enfin, il faut mentionner l'écrit d'Antonio Pérez lui-même : *Un pedaço de Historia de lo sucedido en Caragoça de Aragon, à 24. de Setiembre del Año de 1591. Iten un sumario del discurso de las aventuras de Antonio Perez, desde el principio de su primera prision, hasta su salida de los Reynos del Rey Catholico. Año de 1591*, Pau, 1591.
6. Il s'agit pour les autorités, notamment le Justicia, de le mettre à l'abri de la foule qui avait défoncé la porte de sa demeure.
7. Conde de Luna, *Comentarios...*, *op. cit.*, p. 46-48.
8. *Carta de Lanceman de Sola, secretario de la Inquisición de Zaragoza dirigida a Madrid a D. Juan de Mendoza, inquisidor apostólico*, 24 de septiembre de 1591, CODOIN, vol. 12, p. 404.
9. Paloma Bravo, « El pasquín : condición de escritura, difusión y recepción de la revuelta aragonesa de 1591 », dans Pedro M. Catedra *et al.* (dir.), *L'écrit dans l'Espagne du Siècle d'Or*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 1998, p. 33-42 ; Jesús Gascón Pérez, *La Rebelión de las palabras. Sátiras y oposición política en Aragón (1590-1626)*, Saragosse, Presses universitaires de Saragosse, 2003.
10. Lieu du marché, des fêtes et des exécutions, cette place abrite actuellement un grand marché couvert construit au début du XX<sup>e</sup> siècle. Toujours populeuse, elle faisait figure de passage obligé dans la ville.
11. Don Pedro de Bolea et Don Iván Coscón furent témoins de l'extradition alors qu'ils passaient par la place et se rendirent sans tarder à la cour du Justicia demander des comptes : Lupercio Leonardo de Argensola, *Información de los sucesos del Reino de Aragón en los años de 1590 y 1591 en que se advierte los yerros de algunos autores*, Édition fac-similé de celle de 1808, introduction de X. Gil Pujol, Saragosse, Éditions de l'Astral/El Justicia de Aragón, 1991, p. 82. Témoin et acteur des événements, protégé du duc de Villahermosa, Lupercio Leonardo sera nommé chroniqueur officiel du royaume d'Aragon (1608-1613). La Députation le chargera alors de rédiger un récit de

la révolte, visant à dédouaner le royaume et à laver son honneur (voir le texte précédemment cité) qui restera inédit.

12. Lupercio Leonardo de Argensola, *Información...*, *op. cit.*, p. 135-137.
13. Villahermosa et Aranda tinrent un rôle ambigu et furent gravement compromis dans la révolte. Une fois prise la décision de résister militairement aux troupes de Philippe II, ils furent parmi les seuls représentants de la haute noblesse à rester à Saragosse puis à se rendre à Épila.
14. *Id.*, *op. cit.*, p. 138. Les deux décèderont dans l'année en prison.
15. RAH (Real Academia de la Historia), 9/ 1187, fol. 4v-5v.
16. Lors de la répression orchestrée par l'Inquisition, nombre de laboureurs passent à la barre livrant autant de dépositions devant le tribunal de la Suprême à l'instar de Domingo Ximeno et Pedro de Quadra, RAH, 9/1887, fol. 177r-179v.
17. *Relación anónima de lo ocurrido en Zaragoza en 24 de septiembre de 1591*, CODOIN, vol. 12, p. 413-414.
18. Actuelle calle Torre nueva.
19. « *Todas las calles cerradas con la mucha gente que en ella habia* », *Relación de lo sucedido a 24 de mayo*, BNE (Biblioteca Nacional de España), ms. 3826, fol. 111r. Dans cet article, nous n'avons pas modernisé l'orthographe de nos citations.
20. Une des poutres du colegio servit à enfoncer la porte de la demeure du marquis d'Almenara : *Copia de la declaración del Doctor Gerónimo de Chalez teniente del oficio de Justicia de Aragón (23 de julio de 1591)*, CODOIN, vol. 12, p. 248.
21. La Porte de Tolède fermant la place du marché était flanquée de deux tours, l'une abritait la prison des *manifestados* et l'autre celle du roi. Lupercio Leonardo de Argensola, *Información...*, *op. cit.*, p. 88. (Ajouts du régent Torralba au texte inédit du chroniqueur).
22. Conde de Luna, *Comentarios...*, *op. cit.*, p. 48.
23. Le gouverneur Ramón Cerdán se charge du dispositif militaire : *Relación anónima de lo ocurrido en Zaragoza en 24 de septiembre de 1591*, CODOIN, vol. 12, p. 412 ; Conde de Luna, *Comentarios...*, *op. cit.*, p. 131.
24. Encarna Jarque Martínez et José Antonio Salas Auséns, « Entre la fidelidad al rey y el acatamiento de la legalidad foral : Zaragoza en 1591 », dans Pablo Fernández Albaladejo (coord.), *Monarquía, imperio y pueblos en la España moderna*, Alicante, Universidad de Alicante, 1997, t. 1, p. 479.
25. Déclarations des laboureurs Domingo Ximeno et Pedro de Quadra au commissaire Lanz, RAH, 9/1887, fol. 177r-179v. Après l'émeute du 24 septembre, on réquisitionne poudre, corde et chandelles.
26. *Carta de los inquisidores de Zaragoza al Consejo de la Suprema*, 30 de mayo de 1591, CODOIN, vol. 12, p. 185-189.
27. Consulte de la Suprême à Philippe II, le 4 juillet 1591, CODOIN, vol. 12, p. 205-208.
28. *Relación de lo sucedido a 24 de mayo*, BNE, ms. 3826, fol. 111r-112r.
29. « *Para dar mas solemnidad a este auto, y al pueblo un desengaño generalissimo de que en él se guardaban sus fueros, se tuvo prevenido que asistiensen con el virey todos los magistrados que estan obligados a la conservación de ellos, y las personas privadas a quien más toca, lugartenientes del justicia de Aragon, diputados, jurado en cap de Zaragoza y muchos de los caballeros y ciudadanos honrados desta ciudad* », CODOIN, vol. 12, p. 430.
30. *Testimonio firmado por Lanceman de Sola secretario de la Santa Inquisición de lo que pasó en 24 de septiembre de 1591*, CODOIN, vol. 12, p. 410.
31. « *Como si fuera aquel acto una fiesta pública* », Lupercio Leonardo, *Información...*, *op. cit.*, p. 103.
32. La rue des predicadores délimite au nord le quartier des laboureurs qui s'étaient regroupés plus au sud, place saint Pierre, avant de fondre sur la place du marché.
33. Antonio Pérez, *Relaciones y cartas*, Alfredo Alvar (éd.), Madrid, 1986, t. 1, p. 231.



34. Lettre de Villahermosa et d'Aranda à Philippe II, CODOIN, vol. 12, p. 432.
35. RAH, 9/1863, fol. 354r.
36. Lupericio Argensola, *Información...*, op. cit., p. 83.
37. Les *judicantes* sont des juges chargés de traiter des procès intentés au Justicia ou à ses lieutenants et notaires.
38. Torralba n'avait pas délivré des documents (*firmas de derecho*) permettant d'entraver l'instruction de l'Audience contre Pérez, inculpé ici en tant qu'officier du roi en Aragon (procédure d'*enquesta*, équivalant au procès de *visita castillan*). Pérez souhaitait que la procédure soit suspendue jusqu'à ce que la Corte du Justicia se prononce sur la pertinence du statut d'« officier du roi en Aragon », Gregorio Marañón, *Antonio Pérez...*, op. cit., t. II, p. 527.
39. Lettre de Medrano au Conseil de la Suprême, le 30 juin 1591, CODOIN, vol. 12, p. 202-203.
40. RAH, 9/1862, fol. 193r-193v.
41. *Ibid.*, fol. 269r-270v.
42. Conde de Luna, *Comentarios...*, op. cit., p. 100.
43. Gregorio Marañón, *Antonio Pérez...*, op. cit., t. II, p. 548.
44. RAH, 9/1859, fol. 4v.
45. Juan Ramón Royo García, « Procesos del tribunal eclesiástico de Zaragoza por sedición política en 1592 », *Cuadernos de estudios borjanos, XXVII-XXVIII*, 1992, p. 254-255.
46. L'armée réunit entre 10 000 et 12 000 hommes.
47. Manuel Gracia Rivas, *La « Invasión » de Aragón. Una solución militar a las alteraciones del reino*, Saragosse, Diputación general de Aragón, 1992.
48. Pilar Sánchez, « Después de las alteraciones aragonesas. Aspectos de la represión inquisitorial de la revuelta de 1591 », *Ius fugit*, n° 5-6, 1996-1997, p. 309-353.
49. Nous reprenons la périodisation établie par Jesús Gascón Pérez, *Alzar banderas...*, op. cit.
50. *Cuaderno del canónigo Bartolomé Llorente sobre efemérides zaragozanas de los años 1591-1592*, BNE, ms. 1762, fol. 63r-63v.
51. Lettre de don Jaime Ximeno au comte de Chinchón du 28 septembre 1591, CODOIN, vol. 12, p. 428-429.
52. « Muchos se escondían, sin saber por qué causa, y parecían que ninguno estaba libre suficientemente con su conciencia : huían algunos ; otros tomaban hábitos de religiosos, y con ellos salían de la ciudad », Lupericio Leonardo, *Información...*, op. cit., p. 138.
53. Lupericio Leonardo, *Información...*, op. cit., p. 108-109.
54. Pilar Sánchez, « Después de las alteraciones... », art. cit., p. 320-321.
55. *Relación de cómo se ha vino Martín Cabrero en las cosas de Aragón*, BNE, ms. 6121, fol. 27r-33v.
56. Jesús Gascón Pérez, *Alzar banderas...*, op. cit., p. 236.
57. Pilar Sánchez, « Después de las alteraciones... », art. cit., p. 328-329.
58. Jesús Gascón Pérez, *Alzar banderas...*, op. cit., p. 352.
59. « Infinita gente estava desterrada de sus casas en todas las yglesias y monasterios de la ciudad y en las principales della, como en la Seo, que no cabian, hasta ponerse en el dormitorio. Y lo mesmo fue en el Pilar y en todos los monesterios y yglesias de Çaragoça », Pascual de Mandura, *Libro de memorias de las cosas que en la iglesia de la Seo de Zaragoza se han ofrecido desde el año de 1569 hasta el de 1601*, Archivo de la Seo de Zaragoza, Manuscritos, Armario de Privilegios, fol. 342v-343r.
60. « La ruina destas casas, que todas estaban en calles mui públicas, representaban una triste vista, y causaba horror aquel estruendo que se hacia derribándolas, porque alli se imaginaba lo que hiciera el cuchillo real en sus dueños », Lupericio Leonardo, *Información...*, op. cit., p. 142.
61. *Memorias históricas*, BNE, ms. 1761, fol. 410r-413v.
62. Mariano Nougues Secall, *Descripción e historia del castillo de la Aljafería*, Saragosse, 1846 ; Manuel Expósito Sebastián, José Luís Pano Gracia et María Isabel Sepúlveda Sauras, *La Aljafería de Zaragoza*, Saragosse, Cortes de Aragón, 1986.

63. *Relacion de lo que Don Francisco de Bobadilla maestro de campo general del exercito dixo de parte de S.M. a los jurados de Caragoça en çinco de octubre de 1592*, BNE, ms. 18 190, fol. 150r-150v.
64. « que la sugetase toda », *ibid.*
65. Manuel Gracia Rivas, *La « invasión »...*, *op. cit.*, p. 195.
66. Sur la distinction entre « marquage présence » et « marquage trace » : Jérémie Foa, « Le repère de la bergerie du Seigneur au milieu de la France. Le paysage urbain à Orléans au temps des guerres de Religion », *Histoire urbaine*, n° 41, 2014-3, p. 147-168.
67. Le Coso délimite l'ancienne Caesaraugusta et abrite des vestiges de la muraille romaine non loin de la place du marché. Pavée, elle est l'une des plus belles rues de l'époque.
68. « *Todas las puertas de la ciudad, plazas y lugares públicos tenían compañías, que llaman cuerpos de guardia, que se mudaban cada dia, y la artillería del ejército estaba en el coso, que es una calle mui ancha y larga : de noche habia ronda de infantería por la ciudad ; y alderredor [sic] della rondaban la caballería* », *Información...*, *op. cit.*, p. 135.
69. Outre celles nommées, on recense la porte de Santa Engracia, celle du Carmen, de San Idelfonso, la puerta Quemada, la portaza ou puerta del Sol et la place des prédicateurs, de San Pablo, de Cayetano ou du justicia. Les ponts sont également gardés, notamment le puente de madera et le puente de piedra. Manuel Gracia Rivas, *La « invasion »...*, *op. cit.*, p. 135-138.
70. Sur les *autos de fe* voir : Lupercio Leonardo, *Información...*, *op. cit.*, p. 162 ; Bartolomé Leonardo de Argensola, *Relación de las sentencias hechas en la ciudad de Zaragoza en 19 y 20 de octubre en cuyo dia se hizo el auto de la fe del año de 1592*, BNE, ms. 10 384, p. 30-43 ; Gregorio Marañón, *Antonio Pérez...*, *op. cit.*, vol. II, apendice XXVII, p. 835-838 ; Manuel Gracia Rivas, *La « invasión »...*, *op. cit.*, p. 170-172 et p. 305-317. Comme son frère Lupercio, Bartolomé Leonardo fut témoin des événements et très attaché à la figure du duc de Villahermosa. Il occupa également la charge d'historiographe officiel du royaume d'Aragon (1615-1631) et rédigea à la demande de la Députation un récit de la révolte qui demeura également inédit, les *Alteraciones populares de Zaragoza, año 1591*.
71. Pour tout ce qui précède : Conde de Luna, *Comentarios...*, *op. cit.*, p. 299-300.
72. *Id.*, p. 313 ; Leonardo Lupercio, *Información...*, *op. cit.*, p. 162.
73. Pilar Sánchez, « Después de las alteraciones... », *art. cit.*, p. 344.

## RÉSUMÉS

En 1591, Saragosse est l'épicentre d'une révolte visant à défendre les lois constitutionnelles aragonaises face à Philippe II, à la faveur de l'affaire Antonio Pérez. Devenu un enjeu en soi, la ville insurgée puis réprimée se trouve soumise à un double mouvement de fragmentation et de défragmentation dont le corps de pierre conserve la trace. Arpenter la ville, marquer le paysage urbain par l'écrit ou la crémation, jouer des frontières entre espace privé et public, conspirer, fuir, ou se cacher, toute cette geste suppose une intime connaissance de l'espace et des mécanismes du vivre ensemble spécifique à Saragosse. Cet article propose donc de placer la question urbaine au centre du traitement de la révolte et de sa répression, en la mettant en relation avec les usages et les appropriations politiques de la ville. On fera ainsi l'histoire d'un espace vécu, en contexte de troubles, qui tisse une expérience urbaine de la révolte.

In 1591, Saragossa becomes the epicenter of a revolt to defend the aragonese laws against Philipp II, in relation to the "Antonio Pérez affair". The insurgent and then repressed city is more than the scene of the conflict and is subjected to a dual process of fragmentation/defragmentation

with long-term effects. Marking the urban landscape with broadsheets or fire, playing with the boundaries between private and public space, conspirating, fleeing or hiding are rebellious actions relying on an intimate knowledge of the city and of its specific mechanism of "living together". This article intends to place the urban question at the center of the analysis of the revolt and its repression, in relation to the uses and the political appropriations of the city. The purpose is to elaborate a history of a living space, in times of turmoil, that shape a urban experience of the revolt.

## INDEX

**Mots-clés** : espace urbain, Antonio Pérez, Philippe II, répression, révolte, Saragosse

**Keywords** : urban space, Antonio Pérez, Philip II of Spain, repression, revolt, Saragossa

## AUTEUR

### HÉLOÏSE HERMANT

Ancien membre de la Casa de Velazquez, Héloïse Hermant est actuellement maître de conférences en histoire moderne à l'université de Nice Sophia Antipolis et membre junior de l'Institut universitaire de France. Spécialiste de la monarchie espagnole moderne, elle travaille sur l'histoire des conflits sous toutes ses formes, sur l'État, les imaginaires politiques et la culture écrite. Elle a étudié divers dispositifs d'information et de communication politique, en particulier des guerres de libelles structurant des collectifs originaux, posant la question d'un espace public (*Guerres de plumes. Publicité et cultures politiques dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle*, Casa de Velázquez, 2012) et analysé la façon dont les conflits participaient de la construction de l'État (direction de l'ouvrage *Le pouvoir contourné. Infléchir et subvertir l'autorité à l'âge moderne*, Paris, Classiques Garnier, 2016). Après avoir privilégié l'espace curial et la question de l'articulation des territoires à l'échelle des royaumes, l'espace urbain et la façon dont le politique s'y déploie en contexte de révolte retient désormais également son attention. Elle travaille par ailleurs à une histoire sociale de la circulation de l'information politique et historiographique et s'interroge sur les usages politiques et sociaux du passé dans une monarchie polycentrique.